

Plus tard cependant, et vers la fin de l'année 1838, son état étant un peu amélioré, il sortait de temps en temps pour ses affaires. L'hiver il se promenait dans une grande galerie couverte et bien chauffée, et durant les heures où il se trouvait mieux, il marchait à grands pas, toujours seul et l'air pensif, ne donnant aucune attention aux promeneurs qui passaient près de lui. Il se contentait quelquefois de les saluer, mais sans approcher. Pourtant tous les malades de l'établissement lui étaient connus. Quand il était fatigué, il s'asseyait solitairement dans un coin et sans mot dire, ou bien il remontait dans son appartement. Aux Néothermes, Paganini fut pris d'un goût singulier, celui du billard. Jamais avant cette époque il n'avait connu ce jeu, qu'il aimait passionnément. Il jouait ordinairement avec Achille, quelquefois avec d'autres personnes qu'il connaissait; ce jeu lui faisait faire l'exercice et mettait en mouvement ses bras et ses mains; il s'y était livré avec un plaisir incroyable, et c'était, du reste, pour lui un moyen de donner à son fils quelque distraction.

Paganini ne paraissait pas avoir renoncé au violon, quoiqu'il n'en jouât presque jamais, ni dans sa chambre, ni ailleurs. Constamment sollicité de se faire entendre en public, accablé de demandes des pays étrangers, il refusait tout; mais ceux qui étaient auprès de lui voyaient bien que son âme de feu n'avait pas encore dit son dernier adieu. S'il ne jouait pas du violon, il avait un autre instrument dont il se servait souvent. Peu de personnes savent, sans doute, que Paganini était peut-être aussi habile sur la guitare que sur le violon. On se ferait difficilement une idée de l'agilité extraordinaire de ses doigts lorsqu'il parcouraient les cordes vibrantes de sa guitare aimée, ses improvisations tenaient de la magie. Certes, pour tous ceux qui auraient pu jouir des merveilles qu'il faisait rendre à son instrument favori, Paganini aurait été le premier guitariste du monde, et on n'aurait pas soupçonné qu'il pût être autre chose. Pendant que son violon dormait dans son étui, la guitare ne quittait jamais le voisinage de Paganini: il la jetait négligemment sur son lit, sur une table ou sur une chaise; on pouvait croire qu'elle était là par hasard et n'intéressait personne. C'était elle cependant qui recevait ses premières inspirations. Toutes les fantaisies poétiques et fantastiques qui sont sorties de son violon ont été d'abord essayées sur sa guitare.

Pendant son dernier séjour à Paris surtout, cet instrument était devenu son interprète de prédilection; il s'en servait toujours pour exécuter les morceaux qu'il composait. Nous l'avons surpris plusieurs fois tenant d'une main la plume avec laquelle il écrivait la musique, et de l'autre la guitare sur laquelle il la jouait. Aux Néothermes nous avons vu Paganini très-fréquemment occupé à composer. Dans ces moments une activité prodigieuse s'emparait de son esprit et il jetait ses idées sur le papier avec une rapidité inouïe. Il paraissait attacher beaucoup d'importance à certaines de ses compositions; quelquefois même il lui est arrivé de nous dire en souriant: "Je viens de faire un morceau qui n'est pas indigne de ma réputation."

Nous connaissons bien les œuvres que Paganini a jouées dans tous ses concerts, elles sont publiées; mais, hélas! que sont devenues les dernières inspirations inédites de ce cerveau illuminé?...

X.

La prédiction de lord Byron réalisée.

Pendant seize années, Paganini avait parcouru l'Europe en tous sens, toujours applaudi, toujours fêté, toujours admiré. L'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne lui avait décerné les plus magnifiques triomphes, et les suffrages du public français avaient mis le sceau à sa réputation. Il jouissait de la vogue la plus brillante, de la renommée la plus colossale qu'un artiste puisse désirer. Il avait de l'or et de l'ar-

gent à faire envie à des princes; tous les souverains lui envoyaient de riches présents, tous les peuples célébraient son génie; et cependant, au milieu de ces ovations, de ces hommages, Paganini n'était pas heureux. Ils s'examine, il se souvient alors de la prédiction de lord Byron, et comme lui il finit par se dire: A quoi bon cet or, tous ces succès, toutes ces flatteries?

Voilà que tout à coup sa maladie prend un caractère plus inquiétant; elle fait des progrès rapides. Chez Paganini, les sources de la vie tarissent par degrés; et, chose étrange! à mesure que son organisation physique s'altère, ses admirables facultés semblent acquérir un nouveau degré de puissance, son imagination a plus d'ardeur, de flamme et de fécondité que jamais.

Justement effrayés des ravages du mal, les médecins lui prescrivent le séjour de l'Italie. Il se hâte de s'y rendre, et choisit Nice pour résidence.

Là, sous un ciel d'azur, au sein d'une atmosphère chaude et rayonnante, au milieu d'un cercle d'amis intimes, il paraît reprendre un peu de force et d'espoir. — Un jour, il était assis auprès de la fenêtre de sa chambre à coucher, le soleil sur son déclin colorait les nuages de reflets pourpre et d'or; une brise tiède et douce apportait des parfums enivrants; des myriades d'oiseaux chantaient sous la feuillée; une foule de jeunes gens et de femmes élégantes respiraient la fraîcheur sur les promenades publiques. Après avoir examiné quelque temps ces groupes animés, l'artiste porta tout à coup ses regards sur un magnifique portrait de lord Byron qui était appendu près de son lit. A cet aspect, sa tête s'exalte; et, à propos du grand poète, à propos de son génie, de sa gloire et de ses malheurs, il se met à improviser le plus beau poème musical qui ait jailli de son imagination.

Il suivait Byron dans toutes les phases de son orageuse carrière. C'était d'abord les accents du doute, de l'ironie, du désespoir, qui éclataient à chaque page de Manfred, de Lara, du Giaour; puis c'était le grand poète poussant un cri de liberté, excitant la Grèce à rompre ses fers, et enseveli au milieu du triomphe des Hellènes.

Paganini avait à peine achevé la dernière phrase de cet admirable drame, que tout à coup l'archet demeura immobile entre ses doigts glacés... Cette dernière secousse morale avait anéanti son cerveau, et depuis ce moment il ne quitta plus le lit.

A continuer

—:o:—
N A I S S A N C E .
—o—

À Montréal, au no. 89, rue des Allemands, lundi, le 28 avril 1879, Madame René Hudon, un fils.

—:o:—
D E C E S .
—o—

À Montréal, le 6 avril, 1879, à l'âge de sept mois et demi, Petrus-Paul-Henri, enfant (né à Paris) de M. Oscar Martel, artiste violoniste.

À Montréal, le 15 avril 1879, Dame Marie Mélina Augustine Courteau, épouse de Henri Boire, Ecr.

—:o:—
Abonnements reçus dans le cours du mois.
—o—

Pour mai 1878-79. — Le Couvent de Chatham, Ont. M.M. T. Lèveillé, J. N. Miller et L. A. Brunet.